

### Compte rendu

Valérie Worth, *Practising Translation in Renaissance France: The Example of Étienne Dolet*. Oxford : Oxford University Press, 1988. XIV + 242 pp.

Toute contribution à l'histoire des traductions, domaine trop fragmentairement exploré, est appréciable. On accueillera donc avec intérêt cet ouvrage qui, à travers l'activité d'Étienne Dolet, traite d'une période où le nombre des traductions françaises est monté en flèche. Remaniement d'une thèse dirigée par Terence Cave à Oxford, il dépasse en extension et en profondeur un simple «Dolet traducteur» en ce qu'il compare la manière de traduire de cet humaniste avec celles qu'ont pratiquées six de ses contemporains.

Après avoir signalé une brusque montée des traductions à partir de 1530 – date que mes propres observations confirment entièrement – l'auteur consacre la première partie de son livre à la personnalité de Dolet. Comment expliquer sa conversion «tardive» (si l'on peut dire : il avait 30 ans!) à l'usage du français et à la traduction? L'intérêt commercial peut-être : il a reçu en 1538 son privilège d'imprimeur. Mais aussi la tendance générale du moment qui pousse à la pratique de la langue française; François I<sup>er</sup> sait fort mal le latin et l'ordonnance de Villers-Cotterêts est de 1539. Toujours est-il que Dolet, le latiniste des *Commentarii linguae latinae* et le champion du «cicéronianisme» contre Érasme, songe à établir son autorité en français en composant un ample *Orateur françoys*, dont seule a été rédigée et publiée *La Manière de traduire d'une langue en aultre*, 1540 (avec un opuscule sur la ponctuation). Voilà Dolet théoricien de la traduction. En quoi va consister sa pratique? Il mettra en français deux poèmes néo-latins dont il est l'auteur : le *Genethliacum Claudii Doleti, Stephani Doleti filii*, 1539, devient l'*Avant-naissance de Claude Dolet, filz de Estienne Dolet*, 1539, en vers, et les *Francesci Valesii Gallorum regis fata*, 1539, paraissent en prose l'année suivante sous le titre : *Gestes de François de Valois roy de France*. Mais il reste, d'une certaine façon, fidèle à Cicéron par ses versions des *Epistres familiaires*, 1542, et des *Questions tusculanes*, 1543. À cela s'ajoute, pour des raisons un peu énigmatiques, la traduction de deux textes alors attribués à Platon : *Axiochus et Hipparchus*, travail pour

lequel Dolet, peu helléniste, s'est appuyé sur des versions latines. On sait qu'une phrase de l'*Axiochus*, interprétée par les juges comme niant l'immortalité de l'âme, a contribué à l'exécution de Dolet.

La seconde partie, la plus substantielle, étudie en détails les mécanismes utilisés par le traducteur : aspects grammaticaux (morphologie et syntaxe); aspects lexicaux (noms concrets et abstraits, néologismes, *geminatio*, périphrase); rapports entre *res* et *verba* (adaptations contextuelles, variant selon les difficultés rencontrées); entre *verba* et *res* (comparaisons, images et tropes). Toute cette analyse, systématique et rigoureuse, constitue un apport de premier ordre à l'histoire de la traduction. La conclusion fait le point, d'une part sur la position où l'on peut situer Dolet parmi les traducteurs de son temps, d'autre part sur l'évolution de sa manière de traduire depuis la première traduction étudiée, l'*Avant-naissance de Claude Dolet*, jusqu'à la dernière, les *Questions tusculanes*. La progression du traducteur va, en gros, d'une conception rhétorique à un littéralisme contrôlé.

Si j'ose avancer quelques remarques, elle n'entachent pas la valeur intrinsèque de l'ouvrage.

Parmi les détails qui m'ont arrêté au passage : la note 6 de la p. 3 laisse supposer que Du Bellay n'a finalement mis en français qu'un peu de Virgile. En fait, il a traduit beaucoup plus<sup>1</sup>. À la p. 167, Dolet, nous dit-on, a visiblement écrit pour des étudiants latinistes; la preuve en est qu'il renvoie ses lecteurs au *De asse* de Budé et au *De re militari* de Végèce. L'argument n'est guère valable, ces textes existant alors en français.

Sur un plan plus général, je suis un peu gêné par les limites imposées par l'auteur au *corpus* des textes de Dolet qu'elle entend examiner. Délibérément elle laisse de côté *Axiochus* et *Hipparchus*. Elle s'en explique et dans une certaine mesure j'admets ses raisons. Ce qui ne m'empêche pas, quand même, de regretter qu'on laisse passer l'occasion de parler de cette technique si répandue à l'époque, qui consiste à traduire le grec à travers le latin. Puisque Dolet en donne l'exemple, le titre même de l'ouvrage exigerait, me semble-t-il, un

---

<sup>1</sup> Voir Paul Chavy, *Traducteurs d'autrefois*, Paris-Genève : Champion/Slatkine, 1988, t. I. 460-464; M. B. Wells. «What Did Du Bellay Understand by «Translation»». *Forum for Modern Language Studies* 16 (1980). 175-185.

traitement moins restreints. Je souhaiterais aussi que mention soit faite – ne fût-ce que pour les rejeter – des autres traductions attribuées à Dolet, en particulier de la version en vers de l'*Andrie* de Térence que Marie Delcourt croit être de lui<sup>2</sup>. Cette paternité (très discutable à mon sens!) demanderait à être, au moins brièvement, discutée.

Les six traducteurs choisis pour former, face à Dolet, un groupe-témoin sont : Mathurin Cordier, Guillaume Michel de Tours, Barthélemy Aneau, Jean Collin, Antoine Macault et Claude de Cuzzy. Choix, nous dit-on, «suggestif plutôt qu'exhaustif». Pour nous en tenir aux seuls traducteurs de Cicéron, je leur adjoindrais volontiers Étienne Leblanc et Louis Meigret, qui jouissaient d'une solide réputation dans la France de leur temps et dont la manière de traduire doit donc être conforme au goût de leur public. D'autres étaient encore plus connus, qui n'ont pas traduit les classiques. En fait, ce qui me déçoit toujours un peu, dans les travaux sur la traduction à la Renaissance, c'est l'attention exclusive que suscite l'humanisme. Loin de moi l'idée de dénigrer l'importance de l'héritage gréco-latin; mais faut-il ignorer le reste du discours social? Quand on embrasse l'ensemble des traductions faites en France au XVI<sup>e</sup> siècle, on est étonné de voir un si petit nombre de textes classiques noyés dans le flot des livres de piété, de morale, d'érudition, d'agrément, etc. traduits d'écrivains médio - ou néo-latins, italiens, espagnols ou autres. Des traducteurs français, le plus illustre après Amyot est Herberay des Essarts, pour avoir tiré de l'espagnol les *Amadis*; le plus fécond est Gabriel Chappuys qui, sur une soixantaine de traductions, n'en a pas tiré une seule d'un auteur classique. Qui voudra entreprendre d'étudier dans toute son extension la pratique de la traduction dans la France du XVI<sup>e</sup> siècle devra tenir compte de ce fait et s'assurer sur une large base d'un échantillonnage adéquat.

Mais ce n'est pas mon propos de chicaner à ce sujet l'auteur de *Practising Translation in Renaissance France*, dont l'intention n'était certainement pas de présenter le panorama complet des modes de travail en usage chez les traducteurs du temps. Il faut la remercier pour la qualité du sondage auquel elle s'est livrée en s'appuyant sur quelqu'un comme Étienne Dolet, que V. L. Saulnier rangeait parmi les figures de proue de la Renaissance française,

---

<sup>2</sup> «L'*Andrie* de 1555». *Humanisme et Renaissance II* (1935). 276-285.

éclairant ainsi par ses analyses minutieuses une partie importante de l'activité traductrice contemporaine. Il faut aussi lui savoir gré d'avoir souligné *in fine* la valeur dynamique de la traduction et montré qu'en pratique elle couvre tout un ensemble de manipulations intertextuelles sans limites bien définies (adaptation, paraphrase, résumé, commentaire, etc.) dans le cadre de l'*imitation*, ce maître-mot de la Renaissance, pour aller jusqu'à la création d'oeuvres «originales». Tout «lecteur muni de bon vouloir», pour employer les termes d'Étienne Dolet, ne manquera pas d'apprécier cet ouvrage.

---

Source : Paul Chavy, *Target*, Vol. 2, No. 2, 1990, p. 249-251.